

Tous plus ou moins coupables ?

Revenons aux fondamentaux. Pour juger un citoyen *responsable* de ce qu'il fait ou ne fait pas, il faut s'assurer des trois points suivants :

- 1/ Sa conduite fait-elle *objectivement* du bien ou du mal à autrui, à la société ?
- 2/ Est-il *conscient* des méfaits ou bienfaits de son action (ou inaction) ?
- 3/ Agit-il *librement*, c'est-à-dire sans autre réel choix de se comporter ainsi ?

S'il s'avère que sa conduite est bénéfique, alors, la société (voir l'Humanité) doit saluer son action, et manifester sa reconnaissance.

S'il s'est au contraire mal conduit à l'égard d'autrui (voire de l'Humanité), et en connaissance de cause, il doit être dénoncé comme *coupable* puisque responsable : il mérite alors condamnation (verbale, juridique, etc.), et doit réparer ses torts en convenant de leur gravité.

On ne saurait donc abandonner la notion de culpabilité, et de honte qu'en doivent éprouver les coupables, même s'il est de bon ton de « ne plus culpabiliser » les gens, les jeunes, les enfants, etc. Le spectacle de la vie de la Cité montre que *les salauds existent*, qu'il est légitime de les montrer du doigt pour faire cesser leurs exactions, et qu'il n'y a pas de saine démocratie sans une « Justice » disposant du pouvoir de faire respecter les lois.

Ces fondamentaux fonctionnent relativement bien lorsqu'on juge d'actes parfaitement définis au plan juridique, commis isolément par des personnes dont les motivations sont relativement claires, du moins au regard d'une psychologie élémentaire : par exemple le crime, qui fait le bonheur des fictions policières.

Les choses sont beaucoup plus complexes lorsqu'on se met à examiner les comportements courants des uns et des autres, plus ou moins égoïstes / plus ou moins altruistes, dans la globalité de la vie sociale, professionnelle ou politique – globalité marquée par les inégalités du pouvoir et de l'argent, les injustices de classes, ou les systèmes d'oppression ou de manipulation conditionnant les gens à leur insu. Certes, en examinant les avantages dont bénéficient les uns, ou les maux dont souffrent les autres, on peut toujours faire jouer l'axiome : « À qui profite le crime ? ». Mais « les gens » sont pris dans un tel réseau de groupes dominés/dominants qu'il est souvent difficile, face aux réalités plus ou moins nocives dont ils se plaignent (mais où ils peuvent aussi trouver des satisfactions), d'isoler des « coupables » bien définis ou de mesurer le degré de culpabilité de la conduite de chacun.

Par exemple : appliquons les trois critères évoqués ci-dessus pour juger de nos « responsabilités/culpabilités » à l'examen d'actions courantes comme se servir d'un lave-linge, rouler en TGV, se chauffer à l'électricité, user d'un ordinateur, ouvrir la télé, manger du chocolat, offrir un portable, faire un voyage touristique, conduire une voiture... Qui sera *objectivement* capable de faire le bilan global des bienfaits/méfaits (sociaux/environnementaux) de ces usages ? Qui évaluera le degré de conscience qu'en ont les utilisateurs ? Qui mesurera leur liberté de consommateurs plus ou moins conditionnés ? Il va être bien difficile de juger ! Mais ce n'est pas tout : la plupart de ces délits quotidiens que nous commettons sont structurels plutôt qu'individuels. Nous sommes tellement *tous* coupables, en pactisant avec un mode de vie auquel il est si difficile d'échapper, que nous trouverons abusif de nous voir *personnellement* épinglés. Comment reconnaître, comment expier, comment réparer notre « péché » collectif de nantis occidentaux ? Un péché d'autant plus vaste qu'il s'accompagne, à

l'égard de tant de populations du globe, du crime illimité de « non assistance de personnes en danger »... On comprend que nous éprouvions tous ce malaise diffus, et largement inavoué, qui consiste à *nous sentir coupables sans être responsables*.

Or, notre militantisme suffit d'autant moins à nous donner bonne conscience que nous en voyons journallement les limites, face à un ordre des choses qui ne va pas, mais pas du tout, dans le sens que nous souhaitons. De là vient sans doute cette « pulsion de dénonciation » qui consiste en une projection cathartique, sur autrui, d'une culpabilité latente et inavouée qu'on ne parvient pas à calmer en soi. Nous sommes pris d'un besoin frénétique de culpabiliser les autres, et en particulier les militants qui ne militent pas exactement comme nous, ou pas aussi radicalement que nous. Au risque, en voulant épurer à l'extérieur de soi la saleté indélébile qui est au fond de soi, d'alimenter l'échafaud verbal dont la logique est qu'*« un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure »*. L'irresponsable qui s'empresse de « jeter la première pierre » ignore trop souvent qu'elle est un boomerang.

François Brune.